

Science-Fiction

Manifeste n°2 pour une recherche impliquée devenue engagée.

Sommaire

Appel à contribution

« La recherche impliquée ou pour quoi construire une science universitaire ?

Analyse engagée des méthodologies multidisciplinaires scientifiques. »	2
Mise en bouche (avant-propos)	4
Quelles sont nos intentions ?.....	4
Les journées d'étude : comment ?.....	5
Un manifeste : pourquoi ?.....	6
L'entrée : La science n'est pas une pipe.....	8
LA méthode.....	8
Définition et déontologie d'une recherche scientifique universitaire impliquée devenue engagée.....	9
Plutôt pluri, méta, trans, inter, mono, a ou mutli ? De l'interdisciplinarité.....	11
... au multi-discilinaire et à l'a-méthodologie.....	12
Technique, Explicative et Compréhensive : 3 réponses à des projets différents	13
Le plat de Résistance,	
Manifeste Pour une Recherche Engagée. Esquisse 1.1.....	16
Proclamation Sentencieuse d'Affirmations un peu Gauches voire carrément pas Droites.....	16
Le WWWWWW.....(en 20 points non argumentés avant le digestif).....	17
From Where ?*.....	17
When ?*.....	17
Why ?*.....	18
What for ?*.....	18
to Whom ?*.....	19
hoW ?*.....	19
Digestif (argumentaire).....	22

Avertissement : ce Manifeste Pour une Recherche Impliquée, et en particulier sa première version, fait suite à la tenue de trois journées d'études au sujet de cette dernière. Ainsi, le texte qui va suivre a constitué ce que l'on pourra nommer l'appel à contributions de ce moment de travail. Néanmoins, attention ! Ce manifeste, ou plus justement ce texte, reprenant quelques caractères de la forme du manifeste, n'a pas réellement pour vocation d'être les actes, le compte rendu de ces journées ; le Manifeste Pour une Recherche Impliquée, ou le futur M.P.R.I., a l'ambition non prétentieuse d'exister comme un outil de travail (à travailler) pour quiconque s'interrogerait sur la science et c'est pourquoi il l'est sans doute avant tout pour nous. [Cet avertissement avait pour but de rassurer les futurs lecteurs : non, ce texte ne sera pas strictement le compte rendu d'un moment que vous n'avez pas vécu, bien au contraire, c'est un outil de travail que l'on voudrait potentiellement intéressant pour qui cherche et recherche.]

Appel à contribution
« La recherche impliquée ou pour quoi construire une science universitaire ?
Analyse engagée des méthodologies multidisciplinaires scientifiques. »

14, 15, 16 février 2011. Collège doctoral européen, Strasbourg.

Appel à communication,
Appel à contribution.

Qu'est-ce-que la vie ? Qu'est-ce-que les étoiles et la mer ? Qu'est-ce-que l'infini, l'espace et l'art ? Qu'est-ce-que les dieux, l'herméneutique, le hasard et la respiration des sols ? Qu'est-ce-que S.T.A.P.S., L.E.A., l'E.H.E.S.S., le C.N.R.S. ou encore la science ? "Qu'est-ce-que ?" ou plutôt "Pourquoi ?" ? Voilà peut-être la différenciation langagière et sûrement éthique que nous vous proposons d'engager lors de ces journées d'études ; différence entre explication et compréhension.

Même s'il faudra certainement, pour chacun, clarifier quelques "Qu'est-ce-que ?", le problème ici posé est : Pourquoi la recherche universitaire ? Ce projet, bien ambitieux, consiste donc non seulement en une définition terminologique de "la science", "des sciences", de "l'universitaire", de "la recherche", etc., mais également en une finalisation de ces outils, contextes et autres actions ; une finalisation ou la définition de "pour quoi(s) ?". Nous vous proposons "d'en finir" avec ces machins de durs et de mous, ces trucs d'exacts et d'inexacts, ces bidules de naturels et d'artificiels et encore plus avec la difficulté de définition de la recherche universitaire ; "d'en finir" ou tout du moins de travailler à cela pour déconstruire les sous-entendus injurieux et bipolaires faisant de certains des chercheurs en sciences « exactes », « dures », « physiques », « naturelles », « asociales » et « inhumaines » (ou des « scientifiques ») et des autres (de ceux qui ne peuvent même pas prétendre à être représentés par l'Académie des sciences [tout court] mais qui doivent qualifier "leur" science [cf. Académie des sciences morales et politiques par exemple]) des chercheurs en sciences « inexacts », « molles », « psychiques », « artificielles », « sociales » et « humaines » (ou des « intellos »). Ainsi cette proposition d'étude se veut engager une réflexion à propos des fins de la recherche universitaire tout en étant seulement une première étape de travail en ayant l'ambition d'être l'amorce d'autres rencontres autour d'autres sujets d'études qui seront dès lors autant d'occasions d'expérimenter effectivement les méthodologies, protocoles et étiquettes (etc.) que cette analyse de la recherche universitaire nous aura amenés à construire.

Le groupe de "jeunes"-étudiants-chercheurs faisant appel à votre contribution désire s'interroger notamment sur la différence entre sujet d'étude et objet d'étude dans la tentative de

construction d'une science universitaire multidisciplinaire impliquée (ce qu'il faudra donc également re-questionner).

Nous faisons appel à vous pour contribuer à cette étude si vous désirez également affirmer et partager votre conception de la recherche universitaire, quand bien même vous ne seriez pas "en phase" avec ces quelques lignes. Étudiants, chercheurs, de toutes disciplines et de toutes confessions, inscrits ou non dans une université, nous attendons votre projet de contribution. En suivant la "piste" de la différence entre appliquée et impliquée, celle entre connaissance et savoir, technique et universitaire ou tout autre biais, nous attendons vos projets de contribution en vous rappelant que nous nous réjouissons d'avance de travailler collectivement avec vous si c'est dans ce même état d'esprit de construction de pensée (à poursuivre) que vous vous trouvez. La contribution à laquelle nous "aspirons" sera donc faite d'une envie de construction de savoir collectif ainsi que d'une "intervention orale" (ou non, d'ailleurs, mais en tout cas pensée pour être exposée à un public) qui aura été pensée dans une forme en adéquation avec son (ou ses) fond(s).

Bien évidemment, nous nous octroyons le droit de sélectionner de façon arbitraire et peu "scientifique" les projets, au cas, peu probable, où il y aurait trop peu de temps disponible lors de ces journées d'études au sus du nombre de réponses.

Même si cet appel à contributions est effectivement daté, il va de soi que suite à la lecture du manifeste qui va suivre, toute tentative de contribution au M.P.R.I. est la bienvenue. Il faudrait d'ailleurs d'ores et déjà affirmer que sans nouvelle contribution, sans mouvement de pensée, sans modification, cet outil de travail n'a peut-être pas lieu d'être.

D'avance merci,

Le

M.P.M.P.R.I. (mouvement pour un manifeste pour une recherche impliquée).

Mise en bouche (avant-propos)

L'avant-propos : c'est avant le propos, du coup, ce n'est pas encore le propos. Alors est-ce bien la peine de lire quelque chose hors de propos voire sans propos ? Néanmoins, "Conseil du Chef" : lisez l'appel à contribution, il se marie parfaitement avec l'entrée et le plat de résistance.

Qui sommes-nous ?

Nous sommes un collectif d'individus, sans hiérarchisation, sans meneur et sans ponte. Au départ, et pour cette première version à corriger, nous sommes une partie des contributeurs des trois journées "d'étude inaugurales". C'est donc en très petit comité que nous avons décidé de commencer à construire ce projet de Manifeste Pour une Recherche Impliquée (le M.P.R.I.). Le noyau dur, la cellule d'activistes à l'origine de cet embryon de pensée est composée uniquement d'étudiants. Effectivement, la petite dizaine de personnes réunies pour entamer ce travail les 14, 15 et 16 février de l'an 11 du deuxième millénaire étaient tous en possession d'une carte d'étudiant ; de celle qui avant tout permet de bénéficier de réductions au cinéma, au fast-food ou éventuellement dans certains musées pour certaines expositions permanentes... de celle également qui vous rattache à une université, autonome, et donc à une institution, une politique scientifique, un académisme, une U(nité) de F(ormation) et de R(echerche), un département, une discipline voire à une équipe d'accueil avec ses thématiques de recherche. Il nous faut évidemment l'affirmer, nous étions tous étudiants à l'université, et cela, bien que potentiellement non inéluctable, conditionne ou tout du moins contextualise cette entreprise. Nous n'aurions certainement pas construit les choses ainsi si nous n'avions pas eu ce statut, cette position et formation sociale. Néanmoins, nous voudrions croire que ces interrogations et ces tentatives de problématisation, de compréhension ne sont pas valables exclusivement fonction d'une appartenance à cette définition institutionnelle et sociale d'étudiant, d'étudiant chercheur – de ceux qui n'ont pas encore compris que l'université s'est affublée d'un F dans U.F.R. et qu'aujourd'hui "on" va à l'université pour trouver un emploi plus tard. C'est donc dans ce contexte universitaire, avec tout ce que cela peut lourdement sous-entendre, qui plus est avec une conception bien peu pragmatique voire "utopique et naïve" de l'université, que la première version du M.P.R.I. s'inscrit. Car lorsque l'on écrit étudiants, il en va peut-être avant tout d'une posture, d'une façon d'appréhender les choses ou plus justement d'appréhender sa propre façon de comprendre les choses. Quand bien même il est une carte et un numéro I.N.E. faisant de nous des étudiants aux sens administratif du terme, cela ne fait pas nécessairement de nous des individus impliqués à étudier, à comprendre par l'examen attentif les objets et sujets auxquels nous nous confrontons. Le qualificatif d'étudiants et sa revendication en dehors des considérations administratives fait sûrement de nous et de nos affirmations des constructions en devenir et ce sans cesse, sans jamais prétendre à la détention de vérité. C'est également sans revendication disciplinaire, mais réunis autour de préoccupations communes, que nous nous sommes mis collectivement à la concoction de ce manifeste. Voilà à peu près d'où nous nous exprimons.

Quelles sont nos intentions ?

Il nous faut écrire pour définir les *pour-quoi(s)* de nos activités de recherche, voilà tout simplement la motivation de ce texte. Nous allons affirmer ici des points de vue, des réflexions pas toujours bienveillants. C'est-à-dire que nous voulons susciter le dialogue, le débat mais certainement pas attaquer des personnes, quand bien même elles se reconnaîtraient dans certains des modèles ou des méthodes que nous critiquons. Nous voulons essayer de courir le risque (au risque même de paraître naïfs) de la *parresia* (au sens ou Michel Foucault le développe dans *Le courage de la vérité*), c'est à dire mettre en péril le lien « entre nous » comme entre nous et celui qui « reçoit » (vous). Nous voulons jouer à ce jeu parrésiasique, ce jeu d'amicalité, voilà nos « très bonnes intentions ». Nous voulons que le discours scientifique soit une *critique des préjugés, des savoirs*

*existants, des institutions dominantes, des manières de faire actuelles [et donc qu'il] joue bien ce rôle parrésiasique.*¹

Les journées d'étude : comment ?

Les 14,15 et 16 février 2011 se sont tenues trois journées d'étude intitulées *La Recherche Impliquée ou Pour Quoi construire une science universitaire ? Analyse engagée des méthodologies multidisciplinaires scientifiques*. Elles furent l'occasion pour chaque participant de travailler et d'exposer quelques points de vues sur la recherche et par là-même de découvrir ceux des autres. Mais si *Les causeries du mardi* ont été évidemment une raison pour chacun de travailler sur des caractères et exemples spécifiques de la recherche universitaire, et ce d'ailleurs autant dans le fond que dans la forme, cette journée d'intervention publique, bien que très intéressante, répondait peut-être avant tout à une obligation. En effet, le but, non dissimulé de cette réunion de trois jours était moins l'exposition spectaculaire et ponctuelle de chacun au sujet de telle ou telle facette de la recherche que les deux autres journées nous ayant permis d'entamer la construction d'une pensée collective ou plutôt, pour chacun, d'une pensée à l'épreuve du collectif dont ce texte se veut manifester les engagements.

Mais l'une des conditions préjugée comme incontournable, nécessaire et constitutive du travail de recherche scientifique, avant même une discussion collective – ce qui pourra être considéré comme le premier écueil, la première tâche ou faute de cuisson de cette recherche – fut de décider voire de croire qu'il nous fallait toujours nous obliger à exposer, au moins en partie, notre travail en dehors de nous-mêmes. C'est-à-dire que, a priori, il nous fallait aménager un temps, bien sûr potentiellement constructif dans notre démarche de recherche, de publicité. Disons ici, pour faire part du contexte d'émergence de ce projet, que même si cette journée d'intervention publique était centrale, chronologiquement, elle n'a pas constitué le point d'orgue, culminant, d'ancrage ni tout autre point dont l'appellation métaphorique le placerait hiérarchiquement au-dessus. Par contre au sein de ces journées d'études, de ces journées de recherche collectives, il nous fallait, pour placer tout de suite nos tentatives de recherche scientifique dans une posture de potentielle action politique, nous obliger à organiser un temps agencé à la poursuite de la recherche collective, où nous pourrions exposer nos opinions à d'autres, publiquement. Publiquement, c'est-à-dire tout simplement ici, en dehors du petit groupe d'étudiants ayant décidé du – et donc pris dans le – travail collectif. Et même si cette journée d'intervention n'a pas été incroyablement décisive dans l'avancée de cette recherche, elle répondait encore une fois à cette nécessaire exigence d'aménagement de temps de débats et d'exposition d'une pensée au travail à d'autres individus pris dans d'autres temps et mouvements de pensées.

En outre, même si nous sommes passés, lors de la journée colloque, par tous les poncifs permettant de tracer le dessin d'une journée d'étude ordinaire, conventionnelle, normale – de l'introduction par les étudiants organisateurs jusqu'à la tentative de débat en table ronde, qui jamais ne permet de construire une pensée sinon décousue ("de fin de journée" et "d'opinions-observations ponctuelles et singulières additionnées") – nous nous étions proposés de travailler la forme de nos interventions respectives. À l'instar de celui qui va monter sur scène par exemple, avant une intervention orale lors d'un colloque, tout scientifique soit-il, nombre d'entre nous, pour ne pas dire chacun, est stressé, déstabilisé, amoindri avant de s'exposer. C'est donc dans cette posture de représentation que se place celui qui prend la parole, celui qui va faire son petit spectacle. Et puisqu'une intervention orale lors d'un colloque, une réunion publique n'est pas réellement un moment de travail réflexif, mais bien plus la mise en scène, en paroles et en gestes, d'une partie de sa réflexion sur un sujet particulier dans le but de la partager et de l'exposer aux débats, donc dans un premier lieu à l'attention toute fugace d'un auditoire, pourquoi ne pas effectivement penser sa mise en scène en dehors des conventions normatives soi-disant indispensables à la présentation d'un propos scientifique ?

1 FOUCAULT, Michel, (Cours au Collège de France 1983-1984) *Le gouvernement de soi et des autres II : le courage de la vérité*, Gallimard, Paris, 2009, p.30.

Nous reviendrons sur ce point également dans l'après-avant-propos, mais nous pouvons déjà affirmer ici que nous nous sommes invités à penser la forme de nos interventions en adéquation avec leurs fonds.

Un manifeste : pourquoi ?

Nous avons décidé de rédiger un manifeste pour réaliser, verbaliser, chosifier ce travail. Mais pourquoi avoir choisi cette forme ? Tout bêtement peut-être parce que l'on ne pouvait pas vraiment décider d'une autre forme... Après une rencontre lors de laquelle il était notamment question de « la recherche d'adéquation entre le fond et la forme », il nous fallait, nous nous y sommes condamnés, trouver une forme particulière à notre propos particulier. De surcroît, ce projet de réflexion faisait état de « pour quoi ? », de « recherche impliquée » et de « méthodologie engagée ». Pour ainsi dire, nous avons décidé de *prendre en mains* notre sujet, ou mieux, nous étions *convaincus* de la nécessité de cela. Nous avons décidé de rédiger un *texte clair*, un texte à diffuser, à exposer ou *qui peut être vu* ; nous avons donc opté pour la rédaction d'un *écrit public par lequel nous pourrions faire connaître nos points de vue et donner des explications sur nos conduites*²... ou autrement dit, un manifeste. Outre ces jeux de définition linguistique, "historiquement", un écrit se présentant comme manifeste ou plutôt sous cette appellation, s'affuble presque d'un label, d'une "marque repère" gage d'engagements. Le manifeste est une forme d'engagement. Ainsi, par la présente, nous nous engageons, et pour marquer cela nous vous donnons en gage ce texte, cette "note d'intention pour". Car en plus de la définition habituelle que nous donnons de l'engagement *comme ce qui nécessite de laisser en gage et qui par conséquent met dans une situation qui crée des responsabilités et implique des choix*— dans laquelle s'inscrit sans faille ce projet de construction—, ici l'idée est bien de s'engager avec enthousiasme "pour". Il nous faut donc réaffirmer une n-ième fois encore que ce manifeste, s'il en est un, est un manifeste pour, pour une recherche impliquée. C'est donc une forme *non-anti* que nous avons choisie. Certes, cette tentative de construction de pensée existe dans un contexte particulier et si l'on prend la peine de travailler à sa chosification c'est sans doute que quelque part nous pensons que cela a un intérêt, notamment parce que nous pensons que cette pensée n'est pas si répandue voire qu'elle est minoritaire. Évidemment, cette démarche part de sa position (si largement répandue !?) de minorités et par là même s'inscrit, malgré cette volonté affichée d'être *non-anti*, en opposition à la pensée que l'on juge majoritaire. Ainsi, après cette mise en bouche, l'entrée puis le plat de résistance (les affirmations du manifeste à proprement parler) il sera l'heure du digestif, des arguments et autres contre-arguments qui tenteront de mettre en doute des choses aussi innommables que *l'idéologie dominante, la pensée unidimensionnelle*, etc. Mais même si cette étude travaillera à déconstruire quelques "petites choses par-ci par-là", c'est avant tout dans une entreprise de construction que nous nous lançons et de laquelle nous voudrions nous sortir (en en sortant quelque chose, pour en revenir au vocabulaire culinaire). De plus, outre l'enthousiasme affiché, la forme manifeste nous permet de nous exercer à une syntaxe souvent revendiquée mais assez difficile à assumer : l'affirmation. Cependant attention, ce manifeste n'a rien ni de *la pensée positive* ni de *la positive attitude* ni de la *Méthode Coué* ou *Cauet*, au contraire. Ce travail se veut être en puissance une force de négation. Simplement, par l'affirmation voire l'*affirmationnisme*, nous voulons affirmer que notre capacité de négation se finalise ou en tout cas tente de le faire ; c'est bien en cherchant un sens, des *pour quoi*, en construisant que la déconstruction, la négation se veut exister ici. Et la forme manifeste nous offre la possibilité traditionnellement admise de l'affirmation et du ton dogmatique. C'est peut-être là d'ailleurs que se joue tout l'intérêt de cette forme, dans le choix du dogmatisme et dans la distinction de celui-ci d'avec l'autoritarisme.

Nous allons essayer d'être dogmatiques ! Et pour continuer dans les affirmations que l'on ne doit normalement jamais esquisser : nous allons essayer d'être dogmatiques et vulgaires, de

2 *Le petit Robert*, 1996.

vulgariser. Il faudra tout bonnement comprendre ici la différence de destination entre le dogmatisme et l'autoritarisme. Loin du dogme de la définition de la religion par exemple, nous serons dogmatiques au sens de règles, de rigueur ou encore de principes éthiques imposés par chacun à soi-même et en aucun cas autoritaires (malgré, sans doute parfois, les apparences) au sens de ces mêmes règles et principes cette fois imposés de, par l'extérieur. Dans ce souci de construction ou autrement dit de finalisation de la déconstruction, notre toute petite mais très ambitieuse force de négation affirme ne pas faire table rase de ce qui est. Non, c'est plutôt dans l'optique de "mettre la table" à notre manière —de créer de nouveaux agencements, de se réappropriier et re-définir la terminologie scientifique— que nous souhaitons collectivement parvenir à finaliser notre recherche. Nous allons plutôt tenter de définir les *pour quoi* de notre pratique de recherche scientifique et nous voulons bien consentir à ne pas détruire toutes les définitions précédemment proposées de la science... O.K³..

Ce manifeste, qui sera le lieu d'une définition collective et singulière de la science, de la recherche et de leurs finalités, se veut pouvoir être un outil de travail. C'est pourquoi il n'est pas question de considérer qu'il puisse un jour être abouti, consommé⁴. Il se doit d'être toujours en mouvement et c'est pour cette raison que quel que soit l'exemplaire que vous tenez entre les mains, c'est une version en devenir, à "actualiser", une version virtuelle⁵ du M.P.R.I.. Le M.P.R.I. a pour vocation d'être amélioré, ajusté, corrigé, reformulé, amendé, abrogé, enrichi, complexifié. D'ailleurs, avant même de terminer la rédaction de cet avant-propos, avant même d'avoir fini l'apéro, nous pourrions déjà déconstruire l'intitulé même de ce manifeste : le Manifeste Pour une Recherche Impliquée deviendrait le Manifeste Pour une Recherche Engagée ; et pour tenter de comprendre ce "premier nouveau choix", cette première petite tambouille, la maison vous invite à poursuivre la dégustation.

3 Zero Killed

4 Au sens de « parvenu à un degré élevé de perfection ».

5 Qui est à l'état de simple possibilité.

L'entrée : La science n'est pas une pipe.

Rien ne va plus, tout est à jeter, sans aucun doute, c'était mieux avant... non... mais "en même temps", le fait est que nous nous proposons de définir une façon singulière (ne pouvant nous sembler originale que par ignorance) de concevoir la recherche scientifique. Ainsi nous considérons qu'en l'état actuel des choses (et des connaissances) les façons d'envisager, et donc de pratiquer celle-ci ne répondent pas à nos aspirations. Certaines nous satisfont, mais bon, le confort du sol stable ou de l'acquiescement, du contentement ne saurait exhausser notre désir de réponse.

Il s'agit bien ici d'étudier des raisons de pratiquer la recherche scientifique. C'est dans ce cadre de recherche scientifique que nous envisageons nos propositions. Bien évidemment, cela ne vaut, pour nous, que pour les recherches voulant s'inscrire dans cette démarche, et bien entendu cela ne définit qu'un contexte, qu'un type "pour et de recherche". Tout en précisant le champ de rayonnement de cette recherche, il nous faut absolument affirmer que la restriction de nos propositions à la pratique de la recherche, ou même, nous le verrons plus tard à la pratique universitaire de recherche, n'a rien à voir avec le contexte institutionnel de la pratique de la recherche. Oui, on peut mettre à l'épreuve les quelques propositions à suivre dans sa démarche de recherche sans pour autant avoir un statut administratif particulier, par exemple. Ce qui rejoint ainsi la première question de l'Apéro, être chercheur, c'est se placer dans une posture. De cette façon, nous nous considérons comme individus cherchant, pris dans une totalité que l'on peut nommer société. Ni en dessous, ni au-dessus des autres membres de cet organisme, nous tenons à exposer notre point de vue selon une posture qui ne vaut que comme point de vue, mais qui répond à une étiquette que nous définissons ici.

Et, "en gros", ce sera sur ce point, ces points ou tout du moins ce genre de points que notre critique négative à propos des pratiques actuelles de la science s'appuiera. Il est bien question de marquer, par ce manifeste notamment, une position, une posture différente des autres façons d'envisager la science (et donc de faire de la science). Et pour ce faire, il nous faut exprimer notre désaccord avec la pratique majoritaire de celle-ci. En effet, s'il est acquis qu'il existe une pluralité de façons de penser la science, celles desquelles ce Manifeste Pour une Recherche Engagée diverge sont légion. C'est donc en quelque sorte une pensée transversale à toutes les manières de construire la science formant la pensée majoritaire de la méthodologie scientifique que nous proposons naïvement de résumer en quelques lignes ici (en attendant le digestif) pour donner à comprendre nos différends. Alors, dans le désordre, nous pouvons affirmer que ce manifeste pour, et donc *non-anti*, se veut répondre par la construction d'une autre manière, à la hiérarchisation interdisciplinaire au sein des sciences, à la hiérarchisation entre scientifiques et non scientifiques, au caractère exclusif du monde des "sachants" – notamment par le jargon ou le mode de publication, à savoir justement la publication scientifique –, au cloisonnement société civile/monde scientifique, à l'absence de finalités au profit de l'applicabilité (au mieux) et peut-être aussi, au passage, à la promotion, jugée ici insincère, de la multidisciplinarité ou de l'interdisciplinarité – mais cela va sans doute de paire avec les hiérarchisations.

LA méthode

La science se trouve aujourd'hui compartimentée et ce depuis au moins le XVIII^e siècle, au cours duquel on commence à employer des distinctions proches de celles contemporaines. On atteste, par exemple, en 1751 l'emploi de l'expression « science exacte », ou « science sans qualification » en 1765, pour « les sciences où le calcul et l'observation ont une grande part ». Ce qui, par calque de l'anglais a produit l'expression récente de « sciences dures » opposées à « sciences molles » pour désigner donc, si l'on reprend le cours de l'histoire de la langue, les sciences molles comme celles où le calcul et l'observation n'ont pas une grande part, ou les sciences molles comme celles nécessitant une solide qualification par opposition aux sciences sans qualification. Comme les idiots (au sens de simplistes) oppositions entre la tête et les

jambes dans l'éducation notamment, entre l'utile et le culturel, le réalisme pragmatique politique et le supplément d'âme idéaliste des penseurs, toute notre société est pétrie de confrontations stériles organisées en dichotomies manichéennes comme sciences dures/sciences molles, sciences naturelles/sciences artificielles, sciences physiques/sciences psychiques, sciences asociales/sciences sociales, sciences inhumaines/sciences humaines, sciences exactes/sciences inexactes, sciences pures/sciences impures, scientifique/littéraire, etc. Et que dire de ces dichotomies lorsque l'on observe qu'elles bornent quasi toute pratique dans notre société et ce en se laissant d'ailleurs aller à une obéissance majoritaire pour l'un des deux partis en lui accordant une confiance, un crédit (sûr et concret), bien supérieur ? Sans tenter de le déconstruire dès à présent (en se réservant donc encore de la place pour avaler le digestif), comment penser pratiquer une discipline, la science, qui adjectivée devient gage ou plutôt label de vérité, faisant d'une observation, d'un obtenu scientifique un argument incontestable ; presque au-delà encore de l'autorité, le « prouvé » ou « testé scientifiquement », au même titre que le « vu à la TV », devient fait... réel.

Bref, il semble bien difficile de faire l'état des lieux de la science. Et c'est justement là, à la lettre, qu'est tout le problème. Si l'on veut s'impliquer dans une recherche scientifique (ou dans quoi que ce soit d'autre d'ailleurs, non ?), de surcroît de façon engagée, il nous faut savoir ou du moins tenter de comprendre dans quoi, dans quels lieux nous entrons. Sinon, comment penser pouvoir les travailler et en sortir, passer de l'un à l'autre, chercher en somme et surtout chercher pour quelque chose ? Sans une once d'ambiguïté, il est clair qu'il existe différents lieux pour la recherche, différentes façons de pratiquer la science. Et cela nous ne le contestons ni ne le déplorons (ou nous déplorons l'absence de cette pluralité). Seulement, pour s'engager dans quelque chose, dans un truc, un machin, il faut certainement pouvoir travailler à en comprendre les formes. D'où notre tentative très ambitieuse de définir ce qui constitue ici notre objet d'étude premier, à savoir « qu'est-ce que la science ? » (au sein d'un sujet d'étude qui, rappelons-le et « pour quoi construire une science universitaire ? »). Même si nous commençons par essayer d'esquisser une définition de ce que nous faisons, de ce dont on parle ici, cela ne fige aucunement notre pensée sur cette pratique. D'ailleurs il ne s'agit pas de donner une définition de la science, mais bien de la dé-finir, de ne pas finir de chercher ce qu'elle est, tout en affirmant des propositions, de simples points de vue, des mises en mots pour la chosifier. Et cela est absolument nécessaire pour pouvoir la manipuler, manifester ses sens mais aussi tout simplement pour pouvoir l'ex-poser (il faut bien avoir quelque chose à poser en dehors de soi), la mettre à l'épreuve d'autres points de vue et construire, terme à terme, une connaissance scientifique (ce qui constitue du coup, une première définition sous-entendue).

Définition et déontologie d'une recherche scientifique universitaire impliquée devenue engagée

On pourra peut-être, presque à minima, considérer qu'une science est une connaissance approfondie sur un sujet précis. Mais pour que cette collecte d'informations relatives à un sujet puisse être distinguée par cette appellation qu'est science, une certaine méthodologie est sans doute indispensable, à savoir la confrontation collégiale des données accumulées ainsi que leurs interprétations et classifications. On peut donc faire, à priori sciences de tout (et de n'importe quoi) et cela ne semble pas être le garant d'une quelconque exactitude sinon d'un certain contrôle de rigueur dans la recherche puisqu'une science, pour l'être, doit être partagée – la science est nécessairement un ensemble de connaissances, de savoirs partagés, et donc mis en doute collectivement. Car de paire avec le partage, la science semble exiger un deuxième impératif méthodologique pour être justement une science, à savoir considérer le caractère temporaire de ses thèses ou autrement dit revendiquer le statut d'hypothèses de ses thèses. La science exige donc un partage du savoir mais surtout un partage critique de celui-ci ; d'où science universitaire qui en s'affublant de ce qualificatif, ne fait finalement, à l'instar d'une expression comme analyse-

critique, que se souligner, se renforcer par le pléonasme. On pourra considérer universitaire au sens d'un protocole en trois temps : 1. La production ou la création de connaissances 2. Le classement et l'archivage de celles-ci et 3. Leur enseignement et/ou leur partage.

D'où la formulation d'une première définition : *La science ou la recherche scientifique universitaire comme une façon de faire les choses*. Ce que l'on pourra agencer avec ceci : *La science comme un partage critique de connaissances*, où le partage, même si malheureusement cela sonne très judéo-chrétien, est non seulement compris au sens de la diffusion, de la médiation voire de la de donation équitable, mais également au sens de la division, c'est-à-dire au sens de l'action de sélection, de « faire la différence », d'émissions de jugements (à partager, re-partager et dé-partager, etc.). D'ailleurs, à force de travailler à partager nos points de vue nous sommes passés par ce type de définition : *Faire de la science, c'est créer collectivement des contextes pour construire des connaissances en se coltinant des cons...* mais de ce genre de propositions nous n'avons pas retenu grand-chose si ce n'est que *tout seul, on avance beaucoup plus facilement, mais on est loin de la science*. Et ce pour en arriver, pour l'instant, à cela (à agencer bien entendu toujours avec les autres propositions) : *La recherche scientifique, c'est s'impliquer dans la création de lieux et de moments pour exposer à la critique collective des recherches en vue de construire des connaissances*. Seulement, ces manières de définir la pratique scientifique restent très généralistes, quand bien même elles laissent entendre, en creux, certaines implications. Mais comme nous l'avons suggéré à la fin de l'apéro, ce M.P.R.I. est devenu le M.P.R.E. (Manifeste Pour une Recherche Engagée – et plus simplement impliquée).

Car ce qui nous semble évident et imparable, c'est tout bêtement que toute recherche (scientifique ou non d'ailleurs) est ontologiquement impliquée : elle s'inscrit dans des contextes sociaux, politiques, historiques, géographiques, esthétiques, idéologiques, biologiques, climatiques, etc., etc., etc. Et surtout dans ces contextes, les recherches sont produites, construites par des individus humains positionnés dans ces différents espaces et lieux contextuels. Ainsi, cela relève d'après nous, logiquement, du fait : toute recherche est impliquée (comme d'habitude maintenant, on se retrouve au moment du digestif pour en reparler.). C'est donc notre premier acte dé-ontologique que d'affirmer la nécessaire implication en la transformant en implication volontaire, choisie et revendiquée : un engagement.

Mais quelles sont dès lors nos intentions ? Tout d'abord, rappelons-nous qu'il est peut-être intéressant de souligner que le sens d'impliquée, que la plupart auront saisi au sujet de cette expression « recherche impliquée », n'est que le cinquième et dernier sens donné par le Petit Robert. Impliqué au sens de l'engagé, engagé dans, concerné, investi n'arrive qu'après une longue liste de définitions faisant de l'implication une notion à la vertu pour le moins ambiguë. En effet, impliquer c'est d'abord, pour la langue française contemporaine, engager dans « une affaire fâcheuse », c'est « mettre en cause dans une accusation », c'est « compromettre ». C'est ensuite une notion d'une bien faible clarté au regard des aspirations de partage de savoir puisque impliquer c'est « supposer », c'est « sous-entendre ». Impliquer implique même parfois quelque chose de l'imposition et de la conséquence forcée, contrainte. Enfin, nous voilà embarqués (impliqués) dans un véhicule aux destinations incertaines et peut-être même louches, troubles, embrouillées (à l'entrée implication le dictionnaire précise « fait d'être embrouillé »). Nous retiendrons sûrement donc l'implication comme l'engagement, comme ce qui nécessite de laisser en gage et qui, par conséquent, met dans une situation créant des responsabilités et impliquant des choix. Mais l'on notera que, comme tout choix, cela implique des risques, des inconnus d'où peut-être le bien trop prudent tâtonnement (de façade ?) pour un Manifeste affirmationniste.

Ainsi, nos intentions résidaient finalement en quelques phrases simples et en un petit feu d'artifices de bons sentiments... Rien de surprenant, le plat du jour sera cuisiné avec beaucoup de restes et du réchauffé. Tout en travaillant, peut-être continuellement à l'affinement de ce manifeste (ou à la complexification, à l'épaississement ?), autrement dit de cet outil éthique, nous essayons de construire à partir (ou avec) d'autres sujets, d'autres sujets d'étude. Nous voulons construire

ensemble des recherches affirmées comme engagées et surtout exposées comme des objets, des pensées, des points de vue à discuter, à travailler par le débat. Nous ne cherchons pas la polémique au sens commun est réduit de ce terme mais nous sommes impliqués dans les grandes guerres de la critique de la critique voire de la critique de la critique de la critique, par le simple fait de publier des embryons de pensées : en somme, de faire de la recherche universitaire. De ce fait, nous choisissons de nous engager dans la construction collective de pensées pour ainsi, paradoxalement, nous dégager des polémiques au sens des querelles stériles d'amour-propre ou de confrontation mitoyenne. Nous voulons travailler à faire de la recherche un outil de création de lieux et de moments d'émancipation en puissance, c'est-à-dire potentiellement subversifs ou plutôt peut-être subvertissant. Finalement les ou même la raison de cet écrit est simple : donner à comprendre notre point de vue sur la nécessité d'engagement, ici spécifiquement quant à l'engagement dans sa pratique d'individu-chercheur, et par là tenter d'amorcer des réflexions (individuelles) voire des débats à ce sujet ; ce texte se rêve d'exister en tant que le prétexte, vecteur-support voire amorce de travaux individuels quant à son positionnement ou même ses raisons (*sens, pour quoi*) de chercher et de chercher à rendre publiques ses recherches. Dès lors, strictement pour nous-mêmes au moins et surtout à plus court terme, nous avons l'intention de tenter de former en quelque sorte un laboratoire de recherche... (rien que ça !) C'est-à-dire que nous voudrions, ou plutôt d'ailleurs, que nous ne voudrions pas que cette première rencontre soit la seule et surtout que l'on ne travaille qu'à la seule réflexion du chercheur se demandant pour quoi et comment chercher. D'où une autre raison, ou peut-être fonction, de ce manifeste à savoir être le prétexte à la re-mobilisation de ses instigateurs (et de nouvelles bonnes volontés), devenir le vecteur de nos points de vue (pour là encore déployer les forces du collectif) et par là être le support de débats et donc l'amorce de la mise en mouvement des capacités de construction collective. Encore une fois, un individu-chercheur, un créateur de connaissances subjectives peut aisément agencer ses pensées pour satisfaire voire résoudre pour lui-même toutes ses interrogations. Par contre pour faire science ou autrement dit pour proposer des choses à la société (des problèmes et des idées relatives à ceux-ci), à la vie en société, seule la mise à l'épreuve du collectif semble en puissance laisser une chance d'efficience.

Plutôt pluri, méta, trans, inter, mono, a ou mutli ? De l'interdisciplinarité...

Mais pourquoi et quels laboratoires ? À l'évidence nous ne voulons pas d'un laboratoire monodisciplinaire... ou alors si ? Effectivement, à réfléchir les définitions que nous avons avancées précédemment et l'un des sens même du mot discipline, c'est-à-dire au sens de règles, de dogmes (autodiscipline), de façon de faire, ne voulons-nous pas construire un laboratoire de recherche, de recherche compréhensif, un laboratoire monodisciplinaire, un laboratoire de sciences ? Ne faut-il pas assumer le fait que nous voulons travailler à faire de la science et ainsi à cette seule discipline ? Laissons pour quelques lignes cette question en suspend. À ce moment-là, nous pourrions avancer, plus prudemment, la terminologie d'interdisciplinaire, de laboratoire de recherche universitaire interdisciplinaire pour nommer ce projet rêvé de constitution d'un collectif de recherche. Alors, on pourra s'exclamer « Oh ! Bravo ! Quelle originalité ! » Puisque la quasi-totalité de ce type de démarches a opté pour cette même terminologie. Mais nous voulons insister sur le fait que nous comprenons le préfixe inter- comme entre, entre les disciplines. Il ne s'agit pas de penser l'inter- comme le simple apport d'éléments d'une discipline à une autre, ou encore comme la création d'une nouvelle discipline qui résulterait de la fusion de disciplines pré-établis. Entre les disciplines signifierait alors un laboratoire dont les propositions, les travaux exposés seraient entre différentes disciplines ou autrement dit entre différentes façons de faire de la science. Mais avant cela, pour comprendre un peu plus le choix de l'interdisciplinaire, nous devons préciser que ce projet d'étude, de travail, qui constitue cette entreprise de définition semble bien trop immanente pour opter pour le trans-, le transdisciplinaire. En effet, nous n'avons pas la prétention, ni de traverser toutes les disciplines ni d'ailleurs d'être dans le méta-, d'être au-delà de celles-ci. Ainsi tout en déplorant le découpage disciplinaire des démarches scientifiques calquées sur le partage administratif (en département, etc.), nous sommes obligés, paradoxalement, de

refuser la négation totale des disciplines, le a-disciplinaire (bien trop totalitaire et bien trop simpliste ; la science trans- ou méta-...). Nous parlons sans cesse de construction et ainsi c'est de méthodologies agrégats, d'agencements qu'il s'agit. D'où d'ailleurs l'exclusion du pluri-, car à quoi bon vouloir agencer si l'on pense simplement en termes d'addition de pluriel, de juxtaposition de différents, de différentes disciplines cloisonnées avec chacune leurs propres méthodologies. Nous voudrions croire que les disciplines pourraient être envisagées comme un champ des possibles constitué de pôles, ou plutôt de points de fixation potentiels, par, mais surtout entre lesquels la recherche collective pourrait zigzaguer. Mais zigzaguer sans oublier de se fixer, tout en étant pris dans un mouvement perpétuel ne se contentant pas du passage du trans-.

... au multi-disciplinaire et à l'a-méthodologie.

Nous avons explicité plus tôt que l'aspiration à la construction d'un collectif sous-entendait un collectif d'individus aux opinions singulières réunies par des intentions d'implication, un engagement. Il nous fallait donc, pour marquer la singularisation de chaque individu-chercheur au sein du collectif, trouver une autre appellation que celle d'inter- pour nommer les démarches individuelles. Et c'est vers le multi- que notre choix (tout singulier et provisoire qu'il est) nous a conduit. Multi- au sens de la multitude, dans le sens où chaque individu-chercheur, pour chaque recherche, prendrait en compte une multitude de critères, de façons de faire (ici donc au sens de discipline administrative, académique avec ses traditions méthodologiques), de modes d'étude et de vérification en adéquation avec ses objets et sujets d'étude. Se pose dès lors le problème de la spécialisation, des experts et peut-être même de la qualité, de la pertinence voire de la légitimité, de la capacité à chercher d'un tel chercheur multidisciplinaire. Seulement, si l'on revient à la définition de la science comme une discipline, ou plus précisément des sciences comme des disciplines, on pourra affirmer que la rigueur exigée est de l'ordre de l'engagement individuel et non d'une "bonne réalisation", d'un savoir-faire, d'un métier. La recherche scientifique ne nécessite pas une science de celle-ci, nul besoin d'un apprentissage technique au sens du savoir-faire, du "savoir bien faire" pour faire de la science. Il faut certes nécessairement de la rigueur, mais cette nécessité ne se mesure que dans sa propre étude, dans sa singulière et contextuelle approche du sujet d'étude et de ses objets ainsi que dans l'exigence de la mise à l'épreuve publique, collective... et c'est tout. Le chercheur n'est pas un ingénieur ou un cordonnier. Pour se lancer dans une recherche, l'individu-chercheur ne doit pas compter ou se reposer sur "sa culture de réserve", sur ses acquis : "pour ainsi dire", même si évidemment comme tout individu, le chercheur est doué de mémoire, ce qui le contraint à ne pas partir de rien, il ne faudrait jamais qu'un chercheur soit expert dans la matière qu'il va étudier avant de se lancer dans ce travail spécifique. Puisqu'il est question ici de penser le travail de recherche comme finalisé, cela serait insensé pour un chercheur d'utiliser systématiquement le biais de "sa formation initiale" de cordonnerie par exemple et ce pour n'importe quelle problématique. Bien sûr, ce principe de "pas de culture de réserve" n'est pas une apologie ni de l'amnésie ni de l'aculture. Seulement, malgré et avec tous ses travaux précédemment menés, malgré et avec toutes ses connaissances, le chercheur doit peut-être essayer, en tout cas en ce qui concerne la façon "d'attaquer" la recherche (méthodologies, protocoles, outils de lectures, grilles d'analyses, etc.), de mettre en doute tout réflexe, tout métier pour construire une approche fonction de son sujet d'étude. Ce qui nous amène à faire la distinction entre deux statuts. Si le chercheur intervient en tant que chercheur, alors il n'intervient pas en tant qu'expert, c'est à dire qu'il n'engage pas une recherche avec sa boîte à outils habituelle, avec les seules références qu'il s'est déjà constitué. Et c'est là que le laboratoire interdisciplinaire prend tout son sens. C'est-à-dire que les propositions du laboratoire seront entre les agencements de multiples mis en jeu par les individus-chercheurs le constituant. Ou plus précisément, puisque le laboratoire bien qu'interdisciplinaire n'est pas une machine autonome, au sein (lieu et moment) du travail collectif, les individus chercheurs ayant travaillé de façon multidisciplinaire pourront construire ensemble une pensée et des affirmations en zigzaguant entre les différents points de vue apportés par l'agencement des singularités. C'est donc par cet

« entre les disciplines », plus ou moins académiques, que nous voulons que notre laboratoire s'exprime. Néanmoins, comme suggéré plus tôt, politiquement, représentativement ou encore symboliquement le découpage administratif entre les disciplines est assez regrettable et même dommageable. Comme énoncé précédemment cela sclérose les tentatives multidisciplinaires en rappelant à chacun de rester à sa place, de s'occuper de ce qu'il sait (ou sait faire) car il faut laisser faire les spécialistes. Pourtant, même si nous allons finir par définir trois façons différentes d'envisager la science, il semble assez clair que nous contestons ces micros spécialisations. (Ton très manifeste) Nous refusons de concevoir une science platonicienne ! Ou plus justement, nous envisageons une la science qui ne saurait trouver sa place dans la cité idéale de Platon, à savoir une science qui ne serait pas construite par des spécialistes. Nous voulons un scientifique qui, à l'instar des lieux communs sur l'artistique, serait un acte créateur ; ou une recherche, une science *trois fois loin de la vérité*. Nous voulons pratiquer un scientifique (et un artistique d'ailleurs également) créateur au sens d'une production non-spécialiste, non conforme à la société idéale, car pantomime, c'est-à-dire qui peut tout imiter ; non-spécialiste ou multidisciplinaire. ! Attention, pour pallier toute maladresse rédactionnelle à ce sujet, il "va sans dire" que la pratique multidisciplinaire de la recherche n'a rien à voir ni avec un métier ni avec une absence de travail. Il ne faudrait pas croire, à l'inverse de ce que nous essayons de définir, qu'il suffit de ne rien savoir faire pour être chercheur, il est simplement question ici de mise en doute perpétuelle, de travail continu de ses propres méthodes d'enquête, d'analyse, d'investigation, d'interprétation et de synthèse fonction de son "propre" sujet du moment et des fins de cette étude.

Au delà d'une méthodologie scientifique générale telle que nous l'avons défini (partage et retour critique), la science est *a-méthodologique* dans le sens où une manière de faire ou de pratiquer la science ne devrait ni être exclusive, ni être mauvaise *a priori* : une multitude de méthode est à penser en fonction de l'objet et du sujet en question. Affirmer l'a-méthodologie, plutôt qu'une ou LA méthode, nous oblige à revoir notre projet initial et notre intention de départ afin de proposer non pas une « Analyse engagée des méthodologies multidisciplinaires scientifiques », mais de se positionner parmi différentes intentions, différentes manières d'envisager la recherche scientifique universitaire.

Technique, Explicative et Compréhensive : 3 réponses à des projets différents .

Et c'est là, après s'être, de façon amicale, solidaire, humaniste, bien bienveillante, gentille, aimante presque fraternelle, "efforcé" de rapprocher les disciplines séparées administrativement (U.F.R.) ou culturellement (sciences dures/molles, etc.), que nous allons à nouveau affirmer des définitions ou, pour ainsi dire, opérer un partage. Ainsi, même si un individu-chercheur se doit d'essayer d'agencer des multiples, c'est-à-dire différents biais disciplinaires, et même si les distinctions administratives et culturelles dominantes semblent absurdes, il ne faut pas tout confondre. En effet, contrairement à ce que l'on a peut-être pu laisser entendre, dès lors par maladresse, suite notamment à la critique des idiots (simples) dichotomies plus ou moins solides, nous réaffirmons clairement que le travail de recherche nécessite de la définition. Ce qui semble donc nécessaire ici c'est d'établir une distinction qualitative des différentes manières d'envisager la recherche scientifique universitaire.

Par abus de langage, paraisse ou au contraire choix idéologiques, les chercheurs, les scientifiques – et là il est question des vrais– monopolisent, dans l'imaginaire collectif et politique, le statut de "chercheur". Ce statut est aujourd'hui aisément et presque exclusivement accordé à ceux ayant en charge de trouver. Souvent d'ailleurs dans des laboratoires privés, ces "chercheurs aux yeux de tous" doivent trouver un vaccin, un traitement, une solution applicable pour résoudre quelque chose : un accident, un événement, une péripétie, etc.... mais pas un problème. Ce sont des *chercheurs-trouveurs* : ils font peut-être ce qu'il faudrait nommer de la *recherche en ingénierie scientifique* ou de la *recherche technique*. La recherche non-technicienne n'est ni meilleure ni moins indispensable mais simplement différente. Son objectif n'est pas pris dans un mode de

rentabilité, utilitaire et efficace. L'ingénieur, qu'il soit scientifique ou non, doit être efficace, c'est le résultat qui compte, le reste de la recherche scientifique universitaire est, elle, efficiente, c'est-à-dire qu'elle produit des effets et non un résultat final. Disons donc que si *la recherche scientifique c'est s'impliquer dans la création de lieux et de moments pour exposer à la critique collective des recherches en vue de construire des connaissances*, ou encore que *la science est un partage critique de connaissances*, alors même la recherche technique (en médecine par exemple) peut être pratiquée de manière scientifique. Voilà, "en gros", les quelques réflexions initiales nous ayant amenés à la décision d'un partage en trois grandes catégories caractérisées par trois postures, trois manières d'envisager la recherche scientifique en réponse à des projets différents.

Le fait (historique, culturel, idéologique et économique) est qu'aujourd'hui l'extrême majorité des recherches en sciences est soit technique (applicable) soit explicative (constitution de banques de données historiques et esthétiques, biologiques, etc.). En distinguant déjà ces deux manières différentes de mettre en jeu la démarche scientifique et en y ajoutant une troisième, la recherche compréhensive, nous voulons affirmer un plus grand champ des possibles pour la recherche que celui actuellement arpenté. Seulement, aujourd'hui, le travail de recherche compréhensif est largement minoritaire voire quasi inexistant. Ainsi, en plus de nous permettre de comprendre ce que l'on fait et donc de nous permettre potentiellement à travailler, cette distinction entre technique, explicatif et compréhensif a pour but d'affirmer l'existence et la nécessité de la recherche compréhensive ; c'est une affirmation politique au sens de l'organisation politique : la recherche compréhensive est en péril !

Ainsi, comprenons *technique* ou *recherche technique* au sens de recherche impliquée (voire potentiellement engagée) dans la mise en œuvre et l'emploi de procédés théoriques pour produire ou obtenir un résultat déterminé et applicable : elle doit trouver la réponse à un problème précis. [exemples : un chercheur dans une centrale nucléaire, dans un laboratoire cherchant un vaccin ou encore un chercheur auquel on aura demandé de produire une méthode d'apprentissage de la harpe...]. La recherche technique, absolument nécessaire, se veut efficace et pragmatique (pratique).

Prenons *explicatif* ou *recherche explicative* au sens de recherche qui prétend produire (de façon potentiellement engagée) des données objectives à propos de faits "tels qu'ils sont". Nous entendons par "objectivité" la possibilité de découverte d'une réalité pré-existante, où plus précisément tenter de saisir l'essence des choses par la démonstration⁶. En assumant cette vision ontologique -l'intérêt pour les choses en soi-, cette posture sous-entend qu'un monde extérieur est connaissable et qu'il est donc prioritaire de l'expliquer : il se révèle potentiellement à nous par le biais d'une méthode scientifique neutre (processus d'objectivation). Le rôle de la science est alors plus ou moins réduite à la recherche de vérité plus ou moins conforme à la réalité extérieure. Considérons un instant un territoire géographique donné. Le cartographe produit en fonction de sa question d'étude, différentes cartes (géopolitiques, topologique, hydrologique, etc) correspondant à un unique territoire. Ici, le cartographe incarne la recherche explicatives qui, en fonction de ses problématiques, produisent plusieurs facettes, les cartes, d'une seule et même réalité incarné par le territoire géographique.

La justification éthique de l'explication du monde, de la recherche de la vérité ou de son approximation, peut soit se suffire à elle-même (la connaissance pour la connaissance – les cartes pour les cartes), soit servir la société (l'accumulation de données objectives permet le progrès de l'humanité – l'accumulation de cartes représentant une seule et même réalité permettent d'agir sur le territoire).

. Par exemples, la grande majorité des recherches historiques fonctionnent ainsi dans le but d'expliquer des phénomènes géographiques, biologiques, culturels, etc. à l'instar de la majorité des sciences naturelles ou des sciences de la Vie et de la Terre. La science est ici envisagée comme étant un outil de dissection permettant d'expliquer, et nous permettant potentiellement d'avoir une emprise sur le monde.

6 Démonstration : « Opération mentale qui établit une vérité ».

Comprenons enfin *compréhensif* ou *recherche compréhensive* comme la production "d'obtenus" (de façon potentiellement engagée) et non de données objectives : le chercheur argumente plus qu'il ne montre ou démontre. Aucune méthode n'étant capable de prouver, sans user d'autorité, qu'une connaissance est plus ou moins proche d'un réel pré-existant, la quête de vérité objective est considérée comme un leurre. En niant ou en reléguant au second plan une vérité correspondante à un monde extérieur, cette posture n'est plus ontologique (relatif à l'essence) mais "dé-ontologique" en affirmant la seule certitude acceptable : les connaissances scientifiques sont le produit d'une interaction entre un monde extérieur, quelqu'en soit sa nature, et de la subjectivité de l'individu moral cherchant. La réalité devient co-construite, et les connaissances n'ont de sens qu'à travers l'interprétation et le projet de l'individu connaissant : elles deviennent des instruments de la pensée. Ainsi, le sujet d'une recherche compréhensive n'est plus un réel pré-existant mais se découpe en objets d'étude construits par le chercheur : l'objectivation devient un processus "d'objectisation". Le chercheur ne produit plus des vérités, mêmes temporaires, mais des opinions qu'il revendique comme subjectives et de la sorte, donne des points de vue à débattre relatifs à un moment, une culture, une histoire, un collectif, un individu, etc. Ne pouvant se résoudre à déconnecter un énoncé de ses conséquences éthiques, elle met en relation l'individu et l'objet pris dans une toile de fond culturelle et donne ainsi un point de vue sur la société.

Nous devons ainsi considérer les cartes du cartographe comme le résultat d'une interaction entre un cartographe et une réalité extérieure, ou simplement abandonner cette métaphore couramment usitée afin d'éviter toute ambiguïté.

Voici à présent, enfin, notre Manifeste Pour une Recherche Engagée (par des praticiens d'une recherche compréhensive).

Le plat de Résistance, Manifeste Pour une Recherche Engagée. Esquisse 1.1

Proclamation Sentencieuse d'Affirmations un peu Gauches voire carrément pas Droites.

(à lire avec un ton dogmatique !)

Nous affirmons qu'évidemment aucune de nos affirmations ne prétend à être tenue pour vraie. Sans ambiguïté toute affirmation revendiquée ici n'a d'intérêt que si elle est comprise comme étant du point de vue ; un positionnement à mettre à l'épreuve du débat. Par contre, malgré l'intransigeance avec laquelle nous affirmons que nos affirmations ne sont que des hypothèses sans rapport avec le vrai et dont la justesse doit être nécessairement discutée, et même si cela pourrait être nommé ainsi, nous refusons l'idée du relativisme. Par relativisme nous entendons ici le mou rebond de la tiédeur transitoire des flux circulatoires « à consommer avant le » de *l'Empire* [ici, pour souligner un peu plus le caractère manifestement engagé de ce manifeste, l'Idéologie Dominante comme les Académismes "qu'elle" engage seront, à loisir, nommés *l'Empire* ou *l'Académie*. Ceci marquera au passage le fait que « les méchants c'est eux, les autres »]. C'est donc face au règne du relativisme érigé en doctrine-raccourci-échappatoire, et non pour contredire l'absolue nécessité de relativiser ses points de vue en les affirmant comme tels, que nous choisissons la posture de *l'affirmationnisme*. C'est ainsi que nous voulons proposer à la critique collective nos propositions. Plus qu'en simple opposition ou confrontation, nous voulons affronter les cercles (tantôt vertueux, tantôt vicieux) de la *perpétuelle mobilité marchande du monde impérial* [...]. *L'œuvre* [de recherche] à venir fait fi des relativismes et des doutes suspects. Elle explore jusqu'au bout son affirmation⁷. Affirmation solide, l'exposition du travail de recherche se veut être prise dans un mouvement de critique-dialogue se fixant de débats en expérimentations, par ré-expositions et créations. Si la volonté est d'amorcer un travail politique par la mise à l'épreuve publique et synthétique (mises en relations) alors l'exposition d'une recherche est comme la première tirade d'un dialogue. Elle se doit d'être claire, intelligible, construite, solide, contextualisée et finalisée (avoir un sens et y aspirer) pour éviter ou plutôt pour se laisser la potentialité d'éviter la mollesse des nébuleuses et phatiques discussions "à propos" de la pluie et du beau temps, de la question de la couleur, de la mort, de dieu ou de tout autre "questionnement interrogatif" non problématisé. L'affirmation des étapes (points de fixation) de recherche permet ou même contraint le positionnement de celle-ci, comme le positionnement des individus-cherchant l'exposant, ainsi et surtout que celui de ceux à qui elle semble s'imposer, avec nécessairement une petite touche de terreur⁸. Nous disons donc que tout ne vaut pas tout, et que ces distinctions, ces différenciations, ces choix relèvent du dé-partage qui doit lui-même être qualifié de critique. Le nivellement impérial opéré par la tyrannie de la majorité sondée et tolérante, celui de la contingence comme principe moral nie toute affirmation et par là toute possibilité de construction de pensée créative. S'il est une terreur à appliquer effectivement alors c'est à l'échelle de celui qui recherche et expose : nous nous devons l'exigence d'être nos propres censeurs⁹, tout n'est pas permis sous prétexte que tout est possible. Il nous faut travailler notre capacité, puissante, à tenir un point, de fixation en fixation, par le travail, la manipulation collective ; affirmer des points de vue !

Par contre, même si nous affirmons *l'affirmationnisme* en nous réappropriant des extraits de pensées de la *Troisième esquisse d'un manifeste de l'affirmationnisme* d'Alain Badiou, nous affirmons notre distance finalement presque totale vis-à-vis de celui-ci, mise à part l'exigence intransigeante et impitoyable de travailler à affirmer. Car même si, bien entendu, nous refusons

7 BADIOU, Alain, *Troisième esquisse d'un manifeste de l'affirmationnisme*, Circonstances, Allemagne/France, Paris, 2004, p. 95-105, sentence n°12

8 Ibid.

9 Ibid., sentence n°14

toute finalité ethnique ou moïque de la recherche, nous n'aspirons absolument pas à ce qu'elle soit une *production impersonnelle d'une vérité qui s'adresse à tous*¹⁰. La référence appuyée de notre manifeste à celui de *l'affirmationnisme* risque fortement voire inéluctablement de le marquer, de le teinter. Pourtant, ces multiples citations n'ont pas pour but d'être des arguments d'autorité ou d'essayer de placer notre modeste démarche dans la veine, sous l'égide d'une pensée que l'on considérerait comme exemplaire. Non, effectivement le manifeste de *l'affirmationnisme* est intéressant justement, et peut-être strictement, pour cette idée d'affirmation que l'on partage (dans tous les sens du terme). Seulement, la pensée d'Alain Badiou semble ici beaucoup trop transcendante pour la nôtre... et pour la neutralité du faiseur... il faudra repasser. L'affirmation c'est le travail, la proposition, l'exposition, la recherche et non l'individu-chercheur, certes. Nous nous lançons dans *une affaire universelle*, c'est-à-dire que ni les raisons, les causes, les déclencheurs, *les pourquoi(s)*, ni les aspirations, les finalités, l'essence, *les pour quoi(s)* ne sont réflexifs, "égautistes". Néanmoins, nous réaffirmons la singularité, la subjectivité de nos propositions (entièrement immanentes, horizontales). C'est cette subjectivité affirmée et sa critique systématique qui constitue la condition sine qua non de l'engagement, quel qu'il soit. Ce manifeste est celui d'un collectif ou plus justement, même si des principes éthiques concernent l'individu-chercheur seul, cet outil de travail (à travailler) a pour but d'être expérimenté par des groupes d'individus, des collectifs. Ici le collectif (ou le laboratoire) est compris comme un rassemblement (même ponctuel) d'individus, non pas autour d'une discipline universitaire ou de la ligne directrice de recherche du directeur de recherche, mais autour d'un sujet de recherche. C'est un projet, un projet collectif qui doit être la raison, le prétexte déclencheur du rassemblement.

Le WWWWWW.....(en 20 points non argumentés avant le digestif).

[les "questions" sont en langue internationale pour marquer par l'absurde l'aspiration internationaliste]

FROM WHERE ?*

1. *L'individu-chercheur* : La recherche est construite par des individus. Ces *individus-chercheurs* sont pris dans ce mouvement de partage critique qu'est la recherche universitaire ; ce sont des *individus-cherchant* au "participe" "présent". Bien que nécessairement à mettre à l'épreuve du collectif, toute recherche est, au départ, la verbalisation, la chosification de la pensée d'un individu. Par là, nous affirmons et assumons la subjectivité irréductible de toute "observation scientifique". La recherche, la science se construit par l'agencement synthétique et critique de points de vue singuliers.
2. *Le collectif d'individus* : Si la recherche se joue d'abord à l'échelle individuelle, point de science sans collectif. Seul un collectif a la puissance de construire et de proposer ce que l'on peut nommer une thèse scientifique. La science est l'expression d'une pensée mise à l'épreuve d'un *collectif-d'individus-cherchant*.

WHEN ?*

3. *Lieux et moments du travail de recherche* : Le *Je-Nous* est l'articulation permettant de mettre en mouvement la construction de pensée scientifique (et de pensée "tout court" d'ailleurs). Le laboratoire est le lieux de cette démarche, de cette façon de faire. Il n'est pas nécessairement un lieux au sens physique (architectural) du terme. Le laboratoire est un lieux que les individus du collectif doivent travailler à trouver régulièrement pour *transformer leur u-topie en lieux commun*. C'est à la condition et à la qualité des moments de création-recherche (fonction des configuration topologiques trouvées) que la forme de la recherche évoluera ; se joue donc ici *la capacité de changement qualitatif positif*.

10 Ibid., sentence n°2

4. *Lieux et moments de publication* : La recherche scientifique se construit en laboratoire, mais *la science "ne prend effet" (efficience) qu'en s'exposant au public*. Par ex-position et public, il faut comprendre ici, *en dehors de "soi-même"*, de ceux l'ayant construite et proposée. La création de ces lieux et de ces moments, agencés à ceux en laboratoire, font l'existence de la science. Les formes de la publication sont donc évidemment à mettre en adéquation avec les intentions des propositions de recherche (et ce que la publication soit du texte, un discours oral, une conférence, une exposition plastique, un colloque, une forme spectaculaire, etc., etc., etc.).

WHY ?*

5. *Construction* : La production scientifique n'a d'autre but que de constituer, sinon une *construction politique* (notamment au sein même du laboratoire), au moins, une amorce de celle-ci. La production scientifique se joue dans ce schéma :



6. *Serv-idée* : Très loin de, et donc sans confusion possible avec, un utilitarisme, nous voulons une recherche "utile", *au service de projets collectifs de construction politique démocratique... tout simplement !* La recherche sert, elle sert même plus que n'importe quelle autre action soit disant plus concrète ou plus radicale [etc.] comme déboulonner un truc ou en faire péter un autre. Car *aucune action n'aurait de sens sans son analyse-compréhensive* : ceci est justement le travail de la science, en puissance. Oui, c'est la recherche qui rend possible, virtuellement, la construction d'un système (de pensée, social, culturel et politique) différent(d).

espace, encart ou pause publicitaire : Le **Bêta**-carotène contribue à la bonne santé et à la protection de la peau en **neutralisant l'action** des **radicaux libres responsables** de sa fragilité...

7. *L'efficience plutôt que l'efficacité* : Si la construction est le seul but de l'exposition scientifique, alors ses productions, bien qu'"utiles", ne sont *pas efficaces mais tendent à être efficientes*. C'est à dire qu'il n'est pas de résultat de la science, mais les propositions de recherches sont des effets de la mise à l'épreuve collective publique produisant "seulement" d'autres effets (politiques) et non un résultat final.

WHAT FOR ?*

8. *Un positionnement politique* : Nous voulons une recherche scientifique positionnée tant dans le politique (idéologiquement) que dans la politique (l'organisation technique et institutionnelle des projets politique).
9. *Un positionnement éthique et moral* : Nous voulons une science finalisée. Tout (et tous) est positionné moralement— au grande d'âme de ceux qui abhorrent la morale... désolé, c'est un principe éthique que vous partagez avec d'autres et par conséquent une morale qui vous fait refuser la sus-nommée morale. Nous voulons une recherche qui affirme les valeurs qui l'animent plutôt que de les dissimuler et risquer dès lors la manipulation de la propagande [*Pour être efficace, la propagande ne doit absolument pas paraître voulue.*]

Dès l'instant où l'on prend conscience de la véritable nature d'une propagande, elle perd toute efficacité. Joseph Goebbels (ministre du III Reich à l'éducation du peuple et à la propagande de 1933 à 1945).]. Nous sommes des chercheurs ne sachant chercher sans éthique... voici notre morale.

10. *L'étiquette* : L'étiquetage, au sens politique, de la recherche est la condition de son engagement et donc de sa réappropriation critique. Ainsi, sans vouloir être les terribles réducteurs du champ des possibles, *il en va de l'éthique de chacun d'être son propre censeur, de savoir ce qu'il se permet d'affirmer, de savoir quelle primauté ou tout du moins quel poids accorder au vrai vis à vis du juste... pour lui.* L'individu-chercheur comme le laboratoire doit donc inventer et suivre sa propre étiquette. Nous affirmons donc ici que ce collectif travaille à synthétiser ses propres pensées, celles des individus-chercheurs qui le composent comme celles qu'ils ont saisi d'autres individus (collectif trans-historique notamment), pour *proposer et exposer des thèses aspirant à la justesse voire à la justice au risque de faire fi du vrai.*

TO WHOM ?*

11. *La vulgarisation* : Les chercheurs doivent comprendre que leurs productions n'ont pas lieu de se former si ce n'est pas à destination du populaire. La vulgarisation engage la recherche dans une perspective politique. Le populaire exige d'exclure toute exclusivité. Le populaire n'a rien à voir avec le nivellement qualitatif, au contraire, le travail de vulgarisation, engage une rigueur dans la diffusion et la médiation de son travail : il le complexifie, l'épaissit et consomme sa finalisation.
12. *À tous ?* : comment opérer une différenciation qualitative, instaurer une distinction exclusive dans l'adresse de nos travaux ? Notre travail est inconditionnellement "de nous pour tous", et sa critique "pour nous de tous". Pourtant, puisque c'est animés par la volonté d'émancipation que ce travail existe, nous, "j'essaie" de construire une pensée me permettant de m'émanciper et je l'expose pour rappeler à chacun (à moi-même également donc) sa capacité à le faire. Le dialogue politique constructif se fait toujours d'un individu à un autre, "on" ne s'émancipe pas collectivement et pas non plus en écoutant de bonnes paroles assénées par un groupe. Si c'est le collectif qu'il faut construire, nécessairement, ce n'est pas pour lui-même, c'est pour les individus (chercheurs "ou non" [?]) qui le composent.

HOW ?*

13. *Par le collectif* : un chercheur sachant chercher sans ses amis chercheurs n'est pas un bon chercheur.
14. *De façon critique* : c'est par l'examen systématique, par la perpétuelle mise en doute des hypothèses (malgré la nécessité de l'affirmation des propositions) que la pensée collective se construit. La critique c'est l'argumentation et l'affirmation intelligible d'un point de vue à propos d'un autre point de vue (objet critiqué).
15. *De l'implication à l'engagement* : toute recherche, tout chercheur est nécessairement impliqué. Il nous faut, pour chacun, assumer ce fait culturel et sociologiquement incoercible (c'est comme essayer de mettre des chaussettes à une anguille, c'est impossible et en plus cela ne sert à rien...), pour s'engager dans sa recherche. Voilà l'axiome "de base" : nous sommes engagés dans une nécessité d'engagement, de finalisation de nos actions.
16. *Les modes de véridiction* : la véridiction par le chiffre (quantitatif à déchiffrer) tout comme

la constitution d'une communauté de pensée (d'autorité ou non) sont les deux seules manières de créditer ses opinions d'une valeur différente "du sens commun de chaque individu". Pourtant, ni le quantitatif ni le qualitatif ne sont gage de véracité... ni de justesse. Dès lors, même si le chercheur doit se servir de ces outils pour mettre à l'épreuve ses pensées, il lui faut assumer et déclarer que ses observations singulières sont les "vrais" points de départ de son travail tenu tout au long de sa recherche. Ce sont des choses vues, re-gardées qu'il partage, départage et repartage en les proposant aux arguments qualitatifs et quantitatifs, mais ces modes de vérification ne sont strictement que des moyens de choisir pour lui s'il faut continuer ou non à re-tenir ces choses regardées.

17. *La synthèse* : c'est la mise en relation, l'agencement complexifiant qui construit la justesse des propositions de points de vue.

18. *Sujet-objet* : la recherche a des sujets d'étude. Sujet que les chercheurs d'un même laboratoire doivent affronter ensemble en analysant différents points d'entrée, différents objets composant un sujet. L'appellation sujet prescrit par cette "nature" subjective que jamais un sujet d'étude pourra être cerné, fermé, terminé.

19. *De façon universitaire* : notre travail produit des effets que l'on se doit de faire exister en trois temps (lieux et moments) :

1. Produire/Créer de la connaissance, du point de vue à départager.
2. Archiver, classer, ordonner ces objets obtenus.
3. Partager perpétuellement la pensée : enseignement critique.

Nous voulons construire une science universitaire !

1. *L'anthropologie créatrice* : Anthropologie pourquoi ? Il sera inutile d'expliquer le mot « anthropologie », étude de l'homme, des hommes, des sociétés et de la société, cela est évident, mais on pourra souligner que ce choix de la notion d'anthropologie est lié notamment à sa méthodologie : observer, rechercher, vivre sur le terrain et savoir regarder, garder pour sa recherche des choses vues, des choses entendues captées à n'importe quel moment. La méthodologie même de l'anthropologie peut (selon les écoles) offrir au chercheur une quasi indétermination entre sa vie de tous les jours et son laboratoire ou champ de travail. C'est donc à la boulangerie, au bar, au restaurant, devant la télévision, en lisant un quotidien régional tout autant qu'en assistant à une conférence, en tentant d'analyser les trois critiques de Kant ou en disséquant une souris ou en décortiquant son poulet que le chercheur est assailli de « choses vues ». Tout son travail consiste dès lors à accepter les origines hétéroclites de sa matière intellectuelle et à réfléchir, interpréter, classer, organiser ces choses vues pour garder celles à regarder. Il s'agit bien de regard artistique ou du moins créateur – d'où l'anthropologie créatrice. Le travail de la recherche impliquée consiste à déchiffrer les choses vues, à les regarder et enfin les voir de façon singulière et c'est en cela que méthodologiquement cette anthropologie créatrice prend autant de l'anthropologie compréhensive au sens presque académique, que de l'enseignement universitaire des disciplines artistiques, qui méthodologiquement mettent un point d'honneur à rappeler au chercheur que c'est depuis lui qu'il analyse et s'exprime et que par conséquent ses vérités cherchées valent d'abord pour lui.

Grâce à la méthodologie de l'anthropologie nous osons affirmer nos hypothèses et grâce à celle créatrice ou artistique, nous revendiquons leur singularité pour permettre le débat, la confrontation d'opinions.

Et la création ne se fait que par l'agencement, multi- à l'échelle de l'individu-cherchant et inter- à celle du collectif.

*D'où ?, Quand ?, Pourquoi ?, Pour Quoi ?, à Qui ?, Comment ?

Digestif (argumentaire)